



LECTURES

ARTS ET SPECTACLES



Des roses
pour rêver

Page 3

Nos mères selon
Clémence et René Jacob

Page 4

Détail d'une illustration de Clémence Desrochers

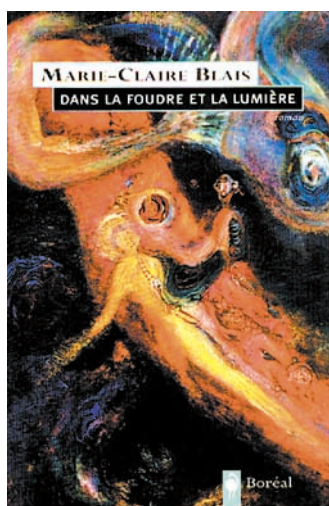
La Presse

CAHIER B | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 13 MAI 2001

| ★ ★ ★ ★ ★ |

L'éblouissant fracas de la beauté

RÉGINALD MARTEL



Depuis *La Belle Bête* jusqu'à *Soifs*, l'oeuvre se présente et s'impose comme un voyage au bout du langage. On n'invente plus guère en ce domaine, sans doute; il est tout de même révélateur que des commentateurs aient évoqué Proust ou Joyce, qui ont été les derniers grands inventeurs du roman moderne, pour situer l'envergure du travail sur la langue, et contre la langue, qu'a entrepris Marie-Claire Blais, adolescente encore, il y a plus de quarante ans. Parmi les romanciers québécois contemporains, Gérard Bessette a lui aussi poussé très loin l'expérimentation et parfois la transgression, dans *Les Anthropoïdes* notamment. Il l'a fait en théoricien, en universitaire, avec tout ce que ces états peuvent tolérer de disposition au ludique, tandis que Mme Blais tendait plutôt, par instinct probablement plus que par science, vers un art qui, à l'exclusion de tout autre, pût exprimer sa vision personnelle du monde.

Si le monde selon Marie-Claire Blais est noir encore et toujours, ce n'est pas — ce n'est plus ? — par complaisance ou maladresse, comme on a pu le croire: il est le portrait en négatif d'une espérance acharnée, que tout vient contredire. Hier, la touffeur débilite d'une société québécoise écrasée par les interdits; aujourd'hui, selon une perspective plus vaste, mondialisée, les agressions impunies contre les damnés de la Terre. L'écrivain entend ce que nous entendons: «Le monde ne va pas si mal que ça et puis, que pouvons-nous y faire?» Langage obscène, cynique, déguisé en candeur. Oui, le monde va très mal et il se trouve encore des gens pour le dire, sur les barricades et ailleurs, avec une ferveur qui permet de ne pas désespérer tout à fait de l'humanité. On les a entendus à Québec récemment. Ils ne représentaient personne, sinon eux-mêmes, si on en croit une presse qui se fait carpepe sous les pas de tout ce qui commerce ou légifère en vue d'un bénéfice mutuel!

Après Villon, Goya, Zola et tant d'autres, avec le même entêtement, Marie-Claire Blais dénonce les injustices qui font lever le coeur à ceux qui en ont un. Tout est politique, y compris l'idéologie de ceux qui disent ne pas en avoir. L'écrivain n'utilise pas le mot, ou alors très rarement, dans une oeuvre qui pourtant est de moins en moins étrangère à l'organisation des rapports entre humains dans les États et les sociétés — à ses conséquences du moins. La littérature jetable ne s'embarasse pas de ces questions morales. Elle raconte des histoires, qui sont de l'ordre du divertissement, tout à fait légitime d'ailleurs.

Voir FRACAS en B2

| ENTREVUE |

MARIE-CLAIRE BLAIS

Entre la foudre et la lumière

CHANTAL GUY
collaboration spéciale

Marie-Claire Blais nous avait donné rendez-vous à l'Hôtel de la Montagne au centre-ville, avant midi. Dans le hall d'entrée où nous l'attendions, elle est apparue dans la lumière, en contre-jour, toute de noire vêtue comme à son habitude. Le visage doux et timide de l'écrivaine affiche aujourd'hui un air mutin; sa nature insoumise l'a probablement préservée des ravages du temps. Nous nous sommes installées dans le bar de l'hôtel et elle a commandé un Chardonnay blanc. «C'est bon à cette heure-ci», a-t-elle murmuré.

Si certains auteurs perdent l'inspiration en vieillissant, ce n'est pas le cas de Marie-Claire Blais qui a entamé la soixantaine. Intarissable (elle en est à son 19^e roman), la dame s'est lancée en 1995 dans un ambitieux projet, celui d'écrire non pas un roman, mais une trilogie romanesque dépeignant la fin du siècle dernier et l'aube de celui qui commence. «On doit déjà dire le siècle passé, constate-t-elle. Je ne le voyais pas comme un siècle défunt, mais comme un siècle dont nous sommes responsables, qui est dans notre vie, immensément, dans notre conscience.»

L'inspiration ne lui manque pas, ni le souffle. Encore une fois, l'auteure se surpasse et réinvente son écriture, qui, dans chaque livre de cette trilogie se présente en un seul et long paragraphe, où les frontières semblent invisibles entre les récits et les monologues intérieurs des personnages.

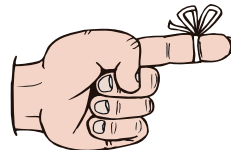
Voir BLAIS en B2

Photo ROBERT MAILLOUX, La Presse ©



Les Éditions internationales Alain Stanké

L'art de
ne pas
travailler



Vous pouvez lire ces livres ou encore
vous en abstenir. Dans les deux cas, vous
pouvez être tout aussi heureux.

101

choses que vous
savez déjà

Stanké

editions@stanke.com • www.stanke.com • (514) 396-5151

FRACAS

Suite de la page B1

La littérature selon Mme Blais s'inscrit dans la critique des valeurs du temps, elle rejoint le travail de nombreux penseurs occidentaux pour qui la mauvaise tournure du siècle qui vient de s'achever n'augure rien de bon. Il s'agit bien pourtant d'une fiction, peuplée de personnages dont la lucidité n'est pas très souvent aiguë, dont certains trouvent un apaisement à leur angoisse dans l'exercice de l'art, d'autres, dans les dérèglements de la violence, d'autres encore, dans la lecture et la pratique du message évangélique.

Dans une île aux couleurs floridiennes, deux sociétés vivent en parallèle, selon une hiérarchie qui tolère bien des accommodements. Au bas de l'échelle, des descendants d'esclaves africains, des réfugiés des îles de la Caraïbe, petit peuple grouillant et démuné qui sait peu de chose de son passé et qui restera sans avenir; au-dessus, des artistes, des poètes, célèbres pour la plupart, qui, sans prétendre dominer personne, sont bien satisfaits de confier leurs enfants aux bonnes, leurs soucis matériels au chauffeur, leur ennui à la dame de compagnie, même si elle est indocile, voleuse et noire. Un même mal de vivre habite tout le monde, depuis la mère d'un jeune criminel, femme de pasteur, qui rêve de paix et de pardon, jusqu'à la vieille dame, artiste photographe, qui se désole de songer que le monde va continuer de tourner mal sans elle, car le temps vient de se résigner à mourir. À travers les petites et grandes joies et souffrances de chacun, l'écrivain reconnaît et saisit ce qui les rapproche tous, au coeur de leur commune humanité.

Malgré la multiplicité des personnages — y compris une chienne — aucun n'est réduit à l'état de caricature ou de simple esquisse. L'empathie de Marie-Claire Blais envers eux leur donne une profondeur exceptionnelle, jusque dans l'absurde gratuité de leurs crimes, dans le soliloque de leurs appels à Dieu, dans la frivolité de leur *dolce vita*. S'ils n'ont aucune emprise sur leur propre destin, au moins ont-ils tous accès à un langage, celui de l'art pour les privilégiés — mais, s'interroge un tout jeune artiste, « comment pourrais-je encore reconnaître où commence l'art et où finit la vie? Je sais que mon seul pouvoir, c'est l'art. » Pouvoir sur qui, sur quoi? Serait-il possible que l'innocence fût enfin retrouvée, que l'art pût devenir la rédemption du plus grand nombre et que cela advienne, qui n'est pas déraisonnable, au moment même où la beauté de la nature est saccagée, où des enfants de 11 ans vont moisir dans des prisons en attendant d'atteindre l'âge d'être assassinés une deuxième fois par la Justice des hommes, où des femmes violées sont lapidées pour adultère, où dans l'abondance états-unienne on peut encore mourir de faim?

Cette vision de la condition humaine, inconsolable, s'exprime dans une prose aux accents poétiques puissants, au fil d'une sorte de délire à plusieurs voix qui adopte le ton de l'incantation, de la prière peut-être, et qui atteint, sans redescendre jamais, une densité dramatique hallucinante. Le flot verbal s'écoule en continu, dans des phrases qui ont rarement moins de dix, 20 pages, toutes reliées les unes aux autres en un seul immense paragraphe. Il faut un moment pour se faire à une forme d'aussi haute tension. On y arrive bien vite, las de semer les points ici et là et sachant bien que cette écriture n'est pas un gadget, encore moins une fixation manériste. On est avec l'écrivain au bout du langage, dans l'éblouissant fracas de la beauté.

★★★★★

DANS LA Foudre ET LA LUMIÈRE
Marie-Claire Blais
Éditions du Boréal, 256 pages

APPRECIATION

Exceptionnel	★★★★★
Très bon	★★★★
Bon	★★★
Passable	★★
Sans intérêt	★



Photo ROBERT MAILLOUX, La Presse ©

Marie-Claire Blais

BLAIS

Suite de la page B1

« Avec cette forme, je voulais suivre la pensée rapide, accélérée, très vive, pendant que nous regardons et que nous vivons. Notre pensée ne se déroule pas sur un seul mode, elle prend tout ce qui passe, ce qu'elle a vu dans les journaux, à la télévision. Le cerveau est très informé, mais est-ce que le coeur l'est? Le but, c'était de revoir le siècle avec le coeur. »

Marie-Claire Blais vient tout juste de faire paraître le deuxième volet de sa trilogie amorcée avec *Soifs* (prix du gouverneur général) : *Dans la foudre et la lumière*. Elle avait déjà créé un triptyque à la fin des années soixante avec *Les Manuscrits de Pauline Archange*. « C'était alors une trilogie sur une société fermée des années cinquante, mais quand même, on y voyait toutes les classes de la société, les délinquants comme les gens qui prétendaient à la vertu et à la sainteté. On y voyait une société très réelle. *Dans la foudre et la lumière* présente aussi une société très réelle, mais on est dans le monde, on n'est plus dans le Québec. Je pense que c'était très important de parler du Québec à un moment où on n'avait pas du tout envie d'en parler, de dresser un portrait social de l'époque et aussi d'incarner un jeune écrivain qui était déjà dans l'écriture, dans un pays qui ne l'encourageait pas, parce que c'était la vérité. »

Dans la foudre et la lumière nous ramène les personnages du premier volet, quelques années plus tard. Ils ont changé, évolué et sortent de l'île où ils habitent, voyageant en avion, en bateau, par Internet. « Là, c'est le mouvement total, universel. Tout le monde s'en va, bouge. Le monde est l'île, l'île le monde. Je voulais beaucoup suivre l'évolution de ces personnages, de ces êtres, qui, comme nous, sont très contradictoires. Ils sont en mouvement et ça ne veut pas dire que ce qu'ils ressentaient dans le premier livre, ils vont encore le ressentir. »

Placée en exergue de *Dans la foudre et la lumière*, une citation d'Anne Hébert tirée de *Ève*, un poème du *Mystère de la parole* : « Sources de larmes et du cri, de quelles parures vives nous léguas-tu la charge et l'honneur. L'angoisse et l'amour, le deuil et la joie se célèbrent à fêtes égales, en pleine face gravées, comme des paysages pro-

fonds ». « Je trouvais que le deuil et la joie étaient comme la foudre et la lumière. Je trouvais que c'était sensible à ce que je voulais dire, explique Marie-Claire Blais. La foudre, dans mon livre, c'est tout ce qui est violent, c'est la guerre, l'enfance meurtrie et meurtrière. La lumière, c'est l'art. Ceux qui portent une vision lumineuse. »

On sent toute la chaleur dans sa voix lorsqu'elle parle d'Anne Hébert, un de ses modèles. « Sa mort m'a fait beaucoup de peine », dit-elle pudiquement, sans poursuivre. Leurs oeuvres sont différents, mais leur vocation, semblable, c'est-à-dire totale. Comme Anne Hébert, Marie-Claire Blais a voué sa vie à l'écriture. Qu'est-ce donc qu'une vie semblable? « Il y a des choses qu'on manque... Je ne sais pas si Anne Hébert aurait dit cela. Elle s'est consacrée à l'écriture comme moi... jusqu'à ce qu'elle meure. Même la veille de sa mort, elle écrivait encore. Il y a des choses qu'on reçoit et des choses qu'on manque, peut-être. Mais le fait d'être écrivain nous donne le goût de l'aventure et le goût du péril, vraiment, pour aller chercher nos caractères, pour aller rencontrer ceux qui vont nous inspirer. Les vies d'écrivains sont souvent très pleines, mais il y a une privation d'une vie normale, comme dans toute vocation. »

L'auteure du désormais classique *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965), lorsqu'on lui rappelle l'énorme place qu'elle tient dans la littérature québécoise (son oeuvre n'a jamais cessé de récolter les bourses et les prix prestigieux), y voit surtout une grande responsabilité. Elle déplore qu'on ait oublié des auteurs comme Gilbert Laroque, Françoise

Loranger, Jean Basile, Jean Éthier-Blais.

Contre la cruauté du monde

Puis nous parlons de Renata, Mélanie, Mère, Caroline, les personnages féminins de ses deux romans, en constante évolution, toujours très actives, malgré et contre la cruauté du monde; d'écrivaines comme Madeleine Gagnon, Suzanne Jacob, Hélène Monette, Suzanne Paradis. Pour Marie-Claire Blais, l'explosion de l'écriture des femmes est un formidable espoir. « C'est notre miracle. Le miracle de ce siècle (le XXe) qui continue d'apporter ses fruits heureux. Une énergie si longtemps dormante et qui, tout à coup, étant ressuscitée, ne peut plus être arrêtée. »

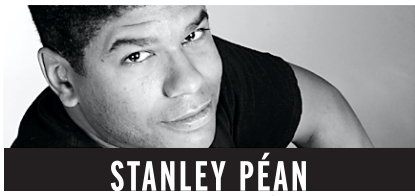
Enfant de la Grande Noirceur (sauvée par l'écriture, dit-elle) Marie-Claire Blais ne peut être qu'en révolte contre toutes les obscurités du monde. Contre celles qui enveloppent les femmes afghanes ou contre celles qui enserrant les enfants-criminels condamnés comme des adultes. « On a mis tellement de violence dans la vie des enfants qu'on en paie le

prix. On ne peut pas impunément faire des guerres et impunément provoquer le cerveau des enfants avec de la violence sans avoir des résultats pareils. C'est très curieux qu'il ne soit jamais question de la responsabilité des adultes là-dedans. »

Marie-Claire Blais travaille présentement à la structure de son troisième roman. « C'est toujours très long. Parce qu'il faut que la structure soit parfaite, sinon, un détail échappe et tu tombes. »

Enfant de la Grande
Noirceur, Marie-
Claire Blais ne peut
être qu'en révolte
contre toutes les
obscurités du monde.
Contre celles qui
enveloppent les
femmes afghanes ou
contre celles qui
enserrent les
enfants-criminels
condamnés comme
des adultes.

Rêveries et cauchemars récurrents



STANLEY PÉAN

collaboration spéciale

stanleypéan@ecrivain.com

Rêveries. Tout compte fait, Jean-Pierre Issenhuth n'aurait pu choisir de titre mieux indiqué pour son tout récent recueil de textes de nature et d'inspiration diverses. Publiés entre 1987 et 2000 principalement dans la revue *Liberté*, ces brefs essais se donnent tour à tour des airs de fable, de réminiscence, de critique littéraire, de réflexion ou de lettre polémique. Puisque le titre nous y invite, j'ai inévitablement songé à Jean-Jacques Rousseau, éternel promeneur solitaire. Je doute fort qu'Issenhuth, que je tiens pour l'un de nos meilleurs chroniqueurs, prenne ombrage de cette comparaison à mon sens élogieuse.

On aura beau dire, la critique n'est pas aussi aisée que le voudrait le vieux proverbe. Et il serait faux de croire que tous les présomés critiques se valent. Ce qui personnellement me séduit tant chez les meilleurs d'entre eux : la finesse du propos et l'élégance de la plume. À n'en pas douter, Issenhuth fait montre de ces qualités dans les textes réunis ici ; même quand on ne partage pas son point de vue, il faut saluer l'intelligence, l'érudition sans esbroufe et les dons de stylisticien à l'oeuvre dans ces *Rêveries*. Au fil des

pages, il cause avec le même enthousiasme contagieux de Céline, de Georges Pérec, de Guy Debord, de Saint-John Perse, d'auteurs de romans noirs... Et de Shakespeare, encore et toujours Shakespeare, qu'il semble avoir trouvé bien *magané* dans *Hamlet en Québec*, regrettable pastiche signé Victor-Lévy Beaulieu pour la télévision de Radio-Canada en 1992.

Cela étant dit, l'intérêt du bouquin ne se limite pas aux lectures toujours pertinentes que propose Issenhuth de ses auteurs fétiches, à l'éclairage inédit qu'il sait jeter sur leurs oeuvres. Qu'il nous parle de la musique de François Couperin, qu'il nous raconte sur le ton de la confidence ses matins dans une *binerie* d'Hochelaga-Maisonneuve ou qu'il croise le fer avec Jacques Pelletier (à propos de certaines de ses prises de position dans *Les Habits neufs de la droite culturelle*), Issenhuth est passé maître dans l'art de piquer le lecteur, de l'obliger à remettre en question idées reçues et certitudes. Ce n'est pas rien. Et quand c'est fait avec une telle classe, une telle poésie, dirais-je, c'est même beaucoup.

Au nom du père

Je sais, j'aurais pu prendre soin de retenir un livre plus approprié à cette journée de la fête des Mères que *Le Portrait craché de mon père*, cet opuscule en forme de coup de poing que vient de faire paraître le poète Jean-Sébastien Huot. Mais la littérature a ses exigences et ses urgences qui font fi de la bienséance et du calendrier des célébrations laïques ou religieuses. Présentée par l'éditeur comme une « première incursion dans le monde romanesque », cette plaquette d'une centaine de pages très aérées ressemble

moins à ce qu'un lectorat conservateur attend d'un roman qu'aux recueils de poésie publiés dans le passé par Huot. N'avez crainte, je n'ai aucune intention de ratiociner indéfiniment sur la perméabilité, l'hybridité des genres littéraires. De nos jours, on appose l'appellation non contrôlée de « roman » sur la couverture de n'importe quel livre, les meilleurs comme les pires... dont les jérémiades de toutes les Denise Bombardier de ce monde. Qu'on se rassure cependant dans le cas de Jean-Sébastien Huot ; peu importe l'étiquette accolée au *Portrait craché de mon père*, il faut surtout retenir la force du texte.

Sans doute faut-il le rappeler : auteur notamment de *Raw T.V.* (Du Chêne, 1990) et d'*Élévation* (Herbes rouges, 1993), Jean-Sébastien Huot compte parmi les figures de proue du collectif Gaz Moutarde qui, au début des années quatre-vingt-dix, administra à la poésie québécoise un foudroyant et nécessaire traitement par électrochocs. Adepte d'« une écriture de combat » (selon ses propres mots), Huot signe ici un récit en prose poétique fébrile, articulé autour de la haine de soi, vue comme le legs d'une enfance dominée par un père sévère, brutal voire fou furieux. Dans le cabinet d'un psy qui ressemble parfois à Anthony Hopkins en Hannibal Lecter, un jeune homme (l'alter ego de Huot?) se livre au jeu de la confession et évoque l'Ogre dans un style lapidaire, qui ne dédaigne pas une touche de surréalisme par ci, une pointe d'humour par là. « Je parle de ce vide où j'ai l'impression d'être aspiré comme un cigare Colts à la bouche d'un père halluciné. J'aimerais que mon écriture chemine dans le lieu de ma souffrance. Mais

cette souffrance dessine-t-elle la figure de mon père ou la mienne? Dans mon souvenir, j'écrase la tête de mon Darth Vader avec une brique sur le ciment de ma cave. »

Voilà de quoi régaler tous les freudiens en mal d'Oedipe : après avoir été brièvement éclipsée à la faveur de l'éclatement de la famille traditionnelle, la figure du Père a repris l'avant-scène en littérature québécoise, ainsi qu'en témoignent nombre de romans publiés au cours des dernières années, du *Nomade*, de Raymond Plante, à *Mon père, ce salaud*, de Francine Allard, en passant par *L'Inévitable*, de Jean-Paul Roger. Par sa manière et sa structure, *Le Portrait craché de mon père* ne s'apparente à aucune oeuvre de fiction récente mais rappelle le remarquable premier recueil d'un autre jeune poète, *Poèmes de famille*, de Martin Pouliot (Écrits des forges, 1998). Chez l'un comme chez l'autre, la phrase laconique fait office de scalpel manié avec dextérité au cours de l'autopsie d'une brute qui refuse de mourir et hante les cauchemars. Roman ou pas, ce cinquième livre de Jean-Sébastien Huot est une petite bombe sournoise qui vous explose au visage. Ça non plus, ce n'est pas rien.

★★★★ 1/2

RÊVERIES
Jean-Pierre Issenhuth
Boréal, 259 pages

★★★★

LE PORTRAIT CRACHÉ DE MON PÈRE
Jean Sébastien Huot
L'Hexagone, 96 pages

| ROMAN |

Deux Chinoises osées dans une Chine démaoïsée

JULES NADEAU
collaboration spéciale

Quand deux Chinoises libertines s'éveillent sur la scène littéraire, les autorités ont des chaleurs, les mettent à l'index, et tout le monde en parle, même si la majorité ne les liront jamais. Le mini-phénomène passerait totalement inaperçu en Occident, mais voilà que quelques maisons d'édition européennes ont décidé de les traduire. Bernard Pivot a même accordé tous les honneurs d'un *Bouillon de culture* à l'imperturbable Mian Mian.

« Décidément, vous ne vous intéressez pas à nos meilleurs écrivains. Après le Nobel décerné à Gao Xingjian, et à sa prose plutôt nébuleuse, voilà maintenant que vous publiez deux livres qui font scandale en Chine. C'est facile de devenir vedette quand on parle de couchettes et de seringues », m'a lancé ici un immigrant de fraîche date. Bref, nous ne craquons pas pour les mêmes livres ni pour les mêmes films qu'en Chine.

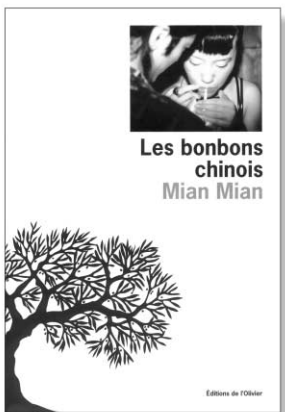
Exilé en France, Gao Xingjian est un dissident malgré lui, tourné contre les affres de la Révolution culturelle et la pauvreté de la création artistique dans son pays. Publié à Taiwan, et récemment accueilli à en héros, les officiels de Pékin l'ignorent complètement ou bien renient en lui la brebis égarée possédant le passeport de l'Hexagone.

Kerouac et Miller

Dans *Les Bonbons chinois*, la Shanghaïenne Mian Mian a osé raconter une histoire nihiliste où son héroïne baise à toute heure du jour avec son rocker Saining, abuse de stupéfiants et fréquente un milieu où la violence et l'alcool viennent à bout des principaux acteurs. (À croire que la Grande muraille rend ses compatriotes imperméables au sida.) Une femme y empoisonne son beau-père en saupoudrant son bouillon de riz d'insecticide.

Cette Xiao Hong, la mondaine se baladant aux petites heures de la métropole, pourrait être Mian Mian elle-même parce que cette intellectuelle de 31 ans dit ne pas avoir toujours mené une vie rangée. En France, où les critiques ont abondamment parlé d'elle, on la compare à Jack Kerouac.

Les Bonbons chinois (Éd. de l'Olivier) éton-



nement autant par la verdeur des propos à la Henry Miller que par l'absence du discours politique traditionnel : pas de retour sur les extravagances des Gardes rouges ni sur la Bande des quatre. Lorsque Bernard Pivot lui a parlé politique, Mian Mian a nonchalamment répliqué : « Bu dong ! » « Je ne comprends pas ! » Elle vit au présent dans la Chine du Coca-Cola de l'après-Deng Xiaoping. Pas de référence non plus au Shanghai de l'ex-concession française.

En guise de contraste, pour mieux situer le côté inédit de Mian Mian dans l'actualité, mentionnons une autre traduction très récente : la Sichuanaise Hong Ying décrit la saga horrible de sa famille pendant la famine du Grand bond en avant. Admirablement écrit, *Une fille de la faim* se lit d'une seule traite malgré les malheurs qui s'abattent, d'un chapitre à l'autre, sur la famille sans amour. Une grande solitude spirituelle. Une initiation sexuelle ratée. Un trop rare témoignage sur les quelque 30 millions de morts de la mégalomanie de Mao Zedong. Âgée de 38 ans, Hong Ying vit en Angleterre. Exactement comme le lauréat Gao Xingjian, elle aussi sent le besoin d'exorciser son passé amer. Une littérature de cicatrices.

Soeurs ennemies

À son grand dam, Mian Mian souffre d'une sorte de soeur jumelle installée dans le même créneau provocateur. Autre Shanghaïenne, âgée de 28 ans, Zhou Weihui s'est attiré le même genre de notoriété avec son irrévèreux *Shanghai Baby*. Plagiat ? Cette fois, mademoiselle Coco y fait du va-et-vient avec Mark, homme d'affaires allemand en Buick, tout en entretenant une relation intime avec son copain impuissant Tiantian.

Chez Coco, la folle dévoreuse vivant à 140 à l'heure, on devine aussi le côté autobiographique de Zhou Weihui. Dans la vraie vie, en tout cas, là où elle brille facilement, c'est dans la médiatisation de sa propre carrière. Avec ses lunettes soleil, la nouvelle star fait la joie des médias à succès. Quand les Chinoises s'éveilleront !

Parmi les personnes interrogées sur le tandem Mian Mian cum Zhou Weihui, certains m'ont déclaré qu'elles n'avaient commis que de vulgaires « déchets ». D'autres mettent en doute la valeur littéraire de ces deux noms. Cette dernière est pourtant diplômée de la prestigieuse Université Fudan. « Pourquoi tant d'intérêt soudain en Occident pour les femmes auteurs ? » m'a lancé une Pékinoise avertie.

Admettons que la littérature chinoise moderne et ancienne, pour nous, doit traverser le prisme des traducteurs. Dans le cas de *Shanghai Baby*, toutefois, impossible d'accuser les Éditions Philippe Picquier d'avoir sauté sur le sensationnel. L'exotisme maison (sise en Arles plutôt qu'à Paris) nous a déjà fourni depuis 1986 plus de 350 précieux titres de la



Dans *Les Bonbons chinois*, la Shanghaïenne Mian Mian a osé raconter une histoire nihiliste où son héroïne baise à toute heure du jour avec son rocker Saining, abuse de stupéfiants et fréquente un milieu où la violence et l'alcool viennent à bout des principaux acteurs.

littérature asiatique : Chine, Japon, Vietnam, Corée, Inde, Indonésie. Impossible pour le sinologue ou le sinophile de pénétrer les lettres chinoises sans ouvrir quelques Picquier de poche. Dans sa collection du « Pavillon des corps curieux », le président-directeur général Picquier a même eu l'audace de s'intéresser à plusieurs ouvrages érotiques anciens, simple reconnaissance du fait que nos amis chinois ont déjà grandement excellé dans ce genre.

Les traductions des trois ouvrages sont toutes signées par des femmes. Dans le cas des deux enfants terribles, vive l'humour ! Une « pomme verte » désigne une jeune vierge, la « reine du chalumau » fait la joie de ses clients, et on consomme « assez de poudre pour reconstruire la Grande muraille ». Les expatriés en mangent un bon coup : on les accuse de n'être à Shanghai que pour empocher du fric.

Ces deux défonceuses ne gagneront sûrement pas le prochain Nobel, mais leurs imprimés se lisent quand même très bien. À ne pas mettre entre les mains, peut-être, de l'enfant unique produit en Chine. Mais pas de quoi causer un scandale de notre côté. Et, rassurez-vous, chers amis chinois, Picquier et bien d'autres nous ont déjà rendu du haut de gamme de votre littérature. Encore qu'on aimerait en connaître beaucoup plus !

★ ★ ★

LES BONBONS CHINOIS
Mian Mian
Traduit du chinois par Sylvie Gentil
Éd. de l'Olivier, 319 pages

★ ★ ★

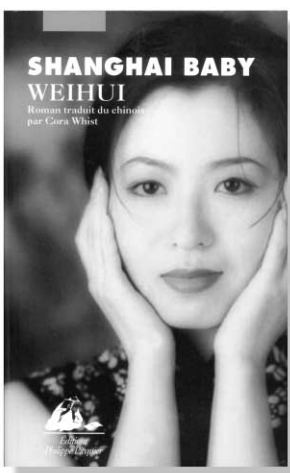
SHANGHAI BABY
Weihui
Traduit du chinois par Cora Whist
Éd. Philippe Picquier, 340 pages

★ ★ ★ ★

UNE FILLE DE LA FAIM
Hong Ying
Traduit du chinois par Nathalie Louis Grand
Seuil, 400 pages



Shanghaïenne, âgée de 28 ans, Zhou Weihui s'est attiré le même genre de notoriété que Mian Mian avec son irrévèreux *Shanghai Baby*.



Rosa, rosa, rosam

MARCEL DESJARDINS

Il y a ceux qui donnent des roses. Il y a ceux et celles qui reçoivent des roses. Il y a les autres, de plus en plus nombreux, qui s'intéressent à la culture des roses.

Pour tous ces amants des roses, Köne-mann a publié *Rosa, Rosae, l'encyclopédie des Roses*. Et croyez-moi, roséristes de toutes allégeances et de cultures diverses, l'ouvrage porte bien son nom, tant par sa présentation abondamment illustrée que par son contenu scientifique et bien accessible. Plus de 4000 rosiers de jardin et de variétés sauvages. Des roses, rien que des roses.

Une réserve, cependant : les zones de rusticité qu'on retrouve dans l'ouvrage sont celles de la France, ce qui, au terme du long hiver que nous venons de vivre, nous fait rêver ou nous frustrer selon le cas. La plupart des rosiers, on le sait, se développent à partir de la zone 4 et au-dessus. Mais attention, il vaut mieux leur assurer une protection hivernale dans nos régions.

Autre réserve, il n'est à peu près pas question des roses « plus nordiques » élaborées ici, comme la Marie-Victoria, pour orner nos plate-bandes et nos roseraies locales. Le jar-

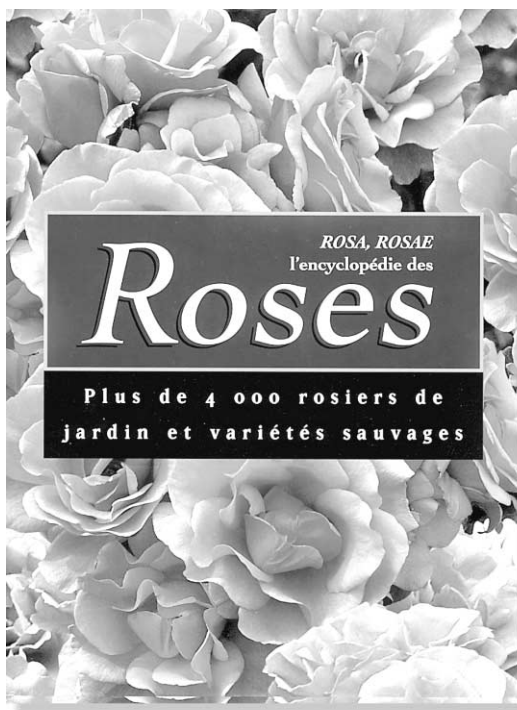
din Buchart, de Vancouver, trouve cependant une mention parmi les roseraies réputées du monde.

La discrétion

Une rosériste hybrideur canadienne, Felicitas Svejda, employée d'Agriculture Canada (1960-1980), figure parmi les obtenteurs du monde pour avoir créé Jonh Cabot (1978), William Baffin (1983), Hery Kelsey (1984) et John Davis (1986), tous des rosiers grimpants.

Mais cette saveur européenne n'est pas désagréable pour autant, puisqu'on trouve dans ces 4000 rosiers des plants qui poussent ici et que nous achetons localement. En consultant la brève histoire de la rose que signe John Mattock, un obtenteur d'Oxford, et l'un des dix auteurs de l'encyclopédie, on apprend que la rose, fleur favorite du monde entier, s'est développée depuis l'Orient.

Depuis l'Antiquité, elle est la compagne de l'homme. Les poètes l'ont chantée. Les Grecs lui avait donné une signification particulière, celle de la discrétion et de la confidentialité. Alors, voilà pourquoi ce sont les roses qui ornent fréquemment la porte de nos confessionnaires.



| LES POCHEs DES LIBRAIRES |

Vies minuscules

ALEXANDRE VIGNEAULT
collaboration spéciale

Lectrice curieuse, Maryse Dubois aime découvrir des littératures étrangères. Chaque fois qu'elle reçoit un stock de bouquins africains ou asiatiques, par exemple, elle plonge dedans avec avidité. Qu'est-ce qui la pousse vers ces littératures nationales moins connues ? Le désir de voyager, sans doute, mais surtout un trop plein d'une certaine littérature française où les personnages sont peintres ou écrivains et étalent de leurs angoisses créatrices.

« J'aime bien les bouquins qui parlent de la vie des petites gens, des « vies minuscules », comme dirait Pierre Michon, explique la copropriétaire de la librairie L'Écume des jours. Ça me plaît qu'on mette en scène la vie dans ses préoccupations quotidiennes. »

Au moment où le printemps commençait à jouer du coude avec l'hiver, M^{me} Dubois observait la vie à travers une fenêtre taillée par quelques auteurs japonais. Du sommet d'une petite pile de livres, elle tire un mince classique de la littérature du pays du soleil levant : *Le Fusil de chasse* de Yasushi Inoue (Biblio).

L'amorce est quelque peu inusitée : un poème est publié dans une revue de chasse ; quelques temps plus tard, le poète reçoit une enveloppe contenant quatre lettres. Dans la première, un homme lui avoue que toute sa vie est contenue dans le poème et en invite l'auteur à le constater en parcourant les autres missives qu'il a jointes. « À partir de ces trois lettres, on va reconstituer une partie de la vie de quatre personnages, précise M^{me} Dubois. L'histoire d'une passion qui se vit dans l'ombre, puisqu'il s'agit d'une histoire d'adultère. »

« Ce qui me plaît chez Inoue, c'est qu'il raconte tout ça avec très peu de moyens. Le récit ne fait que 87 pages, mais il met en scène tout un éventail d'émotions et fait surgir des questions intéressantes comme l'isolement, la trahison de soi et de l'autre. Tous les personnages y sont comme entre deux eaux, ils vivent tous des dilemmes. L'auteur rend bien cette lâcheté qu'on a de se laisser aller, de ne pas faire de choix à certains moments de notre vie », remarque la librairie, qui a également été charmée par cette écriture à la fois classique et poétique, pleine de métaphores inspirées de la nature pour décrire des sentiments humains. « C'est fréquent dans la littérature japonaise », souligne-t-elle.

Sagesse et fantaisie

Moins connu en Occident que Mishima, Kawabata ou Inoue, Kenji Miyazawa n'en est pas moins un monument au Japon. Ses contes en ont fait une sorte de Félix Leclerc ou de Gilles Vigneault. On retrouve trois de ses recueils dans la collection Motifs aux éditions du Serpent à plume. Des titres à faire rêver : *Le Diamant du Bouddha*, *Train de nuit dans la voie lactée* et *Traversée de la neige*.

Impossible de résumer en quelques lignes toutes ces histoires merveilleuses, parmi lesquelles on retrouve également des comptines. Disons seulement que, dans *Traversée de la neige*, un chasseur conclut un pacte inattendu avec un ours parlant. Dans un autre conte du même recueil, l'auteur se met dans la peau d'un crabe qui décrit le monde tel qu'il le voit sous l'eau. « La lumière et les mouvements dans l'eau, tout ça est très sensuel », assure la librairie. « Dans le premier conte, le conteur intervient. J'aime bien être prise à parti dans un livre. L'écriture est foisonnante de détails, lyrique et lumineuse. Ce sont des leçons de vies données avec finesse. Des contes d'humanité, de sagesse... et de fantaisie ! » ajoute M^{me} Dubois, visiblement séduite.

Horreur émouvante

Sous un titre presque naïf, *La Tombée des lucioles* (Picquier poche), Akiyuki Nosaka a placé deux récits qui replongent dans la Deuxième Guerre mondiale, version États-Unis/Japon. Comme dans les autres bouquins choisis par M^{me} Dubois, le livre de Nosaka s'intéresse au destin de gens qui n'ont rien d'héroïque et qui ne décrocheront pas de médaille.

L'envers de la guerre, c'est la dépossession de ces deux orphelins, incapables d'offrir une sépulture digne à leur mère. C'est la lutte d'un petit garçon pour sa survie et celle de sa jeune soeur. C'est le bonheur d'attraper des lucioles, à la tombée du soir, malgré les bombardements, et la mort d'un enfant, sous les regards indifférents des passants. L'envers de la guerre, c'est aussi le choc des cultures, les tristes souvenirs qui remontent à la surface lorsqu'une Japonaise rencontre des touristes américains, plusieurs années après la fin du conflit.

« Ce sont des récits très violents, concède M^{me} Dubois, mais très émouvants, très bien écrits et qui, malgré l'horreur, sont pleins de couleurs et d'odeurs. Ils posent un autre regard sur la guerre et ses suites, un autre regard sur la présence américaine au Japon. » Une oeuvre que la librairie n'hésite pas à placer dans la même catégorie que *Si c'est un homme* de Primo Levi et *L'Écriture ou la vie*, magnifique livre de Jorge Semprun.

CHEVAL THÉÂTRE

Une création de Gilles Ste-Croix
... sous grand chapiteau,
plus de 27 artistes et 30 chevaux
de races différentes

Dès le 16 mai 2001
À l'Hippodrome de Montréal



En vente maintenant

www.chevaltheatre.com

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM

540

Radio-Canada

CITE 107.3 FM

La Presse

92

PATTISON

SONAR

| BEAUX-LIVRES |

La mère de René et autres mères

STÉPHANIE BÉRUBÉ

René Jacob remet ça. Ce sympathique auteur de la Beauce vient de publier *Nos Mères*, un petit album qui contient des courts textes accompagnés de dessins de Clémence DesRochers.

Le livre est tout petit, format carte postale, et a un peu l'air d'un album pour enfants. Il ne contient que quelques lignes par page ; quelques proses aux côtés des dessins si particuliers de Clémence.

« Maman portait toujours les mêmes robes de coton avec les mêmes fleurs. Elle les appelait ses robes de semaine. Un bon dimanche, elle étrenna un chapeau neuf et une robe neuve. On aurait dit qu'elle s'était inspirée de Christian Lacroix. Sa robe et son chapeau devant les clôtures à poules imposaient un genre, un style. La haute couture entraînait à Vallée-Jonction. »

Dans *Nos Mères*, on retrouve certains personnages rencontrés dans le livre précédent de Jacob, *Dimanches et Jours de fête*, lui aussi illustré par Clémence DesRochers. Les habitants de la petite ville reviennent faire un tour dans les histoires de l'auteur qui a réussi à donner à Vallée-Jonction des allures de village inventé.

Clémence a exécuté ses dessins à partir des photos de la maman de l'auteur. Lorsque René Jacob se fait des amis, il ne compte pas sa générosité. À Clémence,

devenue son amie lors de la préparation de l'exposition *Un livre, un objet, un écrivain* (créée en Beauce, faut-il le dire ?), il a donné beaucoup de ses souvenirs et a prêté sa maman. Si la mère est aussi la bonne conteuse que le fils, Clémence a dû être inspirée. « Personne n'aura fréquenté ta parenté autant que moi », écrit-elle à son ami René. Le livre contient aussi « Le journal de Clémence » constitué des commentaires que l'illustratrice envoyait à l'auteur alors que leur projet de livre hommage aux mamans, celle de René et celles des autres, prenait forme.

Parfois, dans les dessins, on retrouve les photos originales, réduites. Ainsi, quand on voit la grand-mère Clara et la riche M^{me} Viau nées de la main de Clémence, on peut aussi voir les vraies madames, telles que tout le monde de Vallée-Jonction et des environs les a connues.

Nos Mères comprend 22 dessins de Clémence DesRochers et sept des Impatients,

ces artistes qui participent aux ateliers offerts par la Fondation pour l'art thérapeutique et l'art brut au Québec qui a participé au projet. Les artistes-patients des Impatients ont fait des créations sur le thème des mères. Tous les dessins ont été reproduits sur des morceaux de papier qui ont été collés sur les pages du livre, ce qui n'est pas sans ajouter du charme au petit ouvrage qui a déjà une allure un peu artisanale.

Nos Mères est le premier livre publié aux Éditions du Lilas, la toute nouvelle maison du polyvalent René Jacob. La maison d'édition veut se consacrer aux livres d'art ou aux catalogues d'expositions. C'est le cas de *Nos Mères*, dont la version exposition commence officiellement aujourd'hui au Musée Marius-Barbeau de Saint-Joseph-de-Beauce. Elle y sera tout l'été. En plus des dessins de Clémence, René Jacob a ajouté des objets appartenant à sa maman.

Le livre existe également en version livre d'art et contient des lithographies de Clémence DesRochers.



Un dessin de Clémence DesRochers intitulé René et sa maman, tiré de *Nos mères*.

APPEL DE CANDIDATURES

Pour encourager la création littéraire et faire mieux connaître des personnalités qui marquent notre société et notre histoire,

Les Éditions du Boréal et La Presse lancent le

GRAND PRIX La Presse de la biographie

D'UN MONTANT DE 30 000 \$

L'appel est lancé à tous les auteurs ayant déjà publié au moins un ouvrage chez un éditeur reconnu. Le dossier de mise en candidature devra comprendre :

- le sujet de la biographie
- le plan détaillé de la biographie, qui doit être réalisée en langue française et en un seul volume
 - un chapitre complètement rédigé
- une description détaillée des recherches à effectuer en spécifiant si les autorisations nécessaires ont été accordées par des fonds d'archives ou des familles
 - une garantie de l'originalité du projet
 - une bio-bibliographie

Les candidatures devront être déposées avant le 31 juillet 2001 à l'adresse suivante :

Grand Prix La Presse de la biographie
La Presse
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Québec
H2Y 1K9

Le lauréat sera connu en novembre, lors du Salon du Livre de Montréal et son œuvre sera publiée par les Éditions du Boréal.

Les règlements complets sont disponibles sur cyberpresse.ca/grand_prix et www.editionsboreal.qc.ca

Pour renseignements supplémentaires : Diane Pugliese 514-287-7401

La Presse
cyberpresse.ca

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

| PSYCHO-POP |

Hommage à l'amour maternel

LILIANNE LACROIX

« Je t'aime, maman. Je veux que tu l'entendes ailleurs que sur une tombe... que la Terre entière sache cet amour. »

Isabelle Poissant conclut ainsi *Ma mère et moi - Éloge de l'amour maternel*, un livre écrit en collaboration avec son frère Marc-André (Fisher) et ses sœurs Louise et Hélène, un ouvrage qui oscille entre le témoignage et la fiction mais qui constitue avant tout un immense hommage à l'amour maternel, celui dont leur mère les a entourés d'abord et, à travers lui, à l'amour infini de toutes les mères du monde pour leurs enfants.

L'exercice n'a rien d'exclusif. Au contraire, le livre est conçu de telle façon qu'il invite à son tour tous les enfants, jeunes et vieux, à prendre leur part à cet éloge collectif à la mère et à leur mère en particulier. Ainsi, avant même que le livre ne débute, on nous a réservé une page pour une photo avec notre mère puis deux autres pages pour le message qu'on aimerait lui livrer. La fin de l'ouvrage prévoit encore de l'espace aux souvenirs ou aux messages plus personnalisés avec des pages laissées en blanc pour « Ce que ma mère m'a transmis de plus important », « ses mots tendres », « ses plus belles histoires », « ses recettes préférées », etc. Un livre-souvenir pour soi-même, pour offrir à sa mère ou pour regarder tranquillement à deux.

Entre ces pages réservées aux lecteurs et à leur propre mère, Isabelle, Marc, Louise et Hélène parlent de leur mère, Florence. Chacun à leur façon. Louise, en collant à la réalité, aux petits pots magiques de la chambre de sa mère qui lui semblaient contenir l'essence de la fé-

minité, à l'époque où les hommes devaient enlever leur chapeau à l'église et les femmes en porter un absolument, à l'émerveillement de sa mère-jardinière devant une pousse qui surgit au printemps, à ses régimes, au téléphone qui lui permettait de rester liée au reste de son monde et à leur désarroi à eux, les enfants soudain « abandonnés ».

Marc-André, auteur de la série *Le Millionnaire* et mieux connu sous le pseudonyme Marc Fisher, a écrit comme le romancier qu'il est : en mêlant fiction et réalité. Cet exercice, au-delà des prénoms qu'il a changés, lui permet d'explorer la pire des peurs de tout enfant : voir sa mère malade ou encore pire, frôler la mort par sa faute à lui. Ce jour-là, imagine-t-il, le jour des 50 ans de leur mère, sa plus jeune sœur quitte le foyer, enceinte mais pas encore mariée. Comme ses sœurs, trop pressé et sans écouter sa petite voix intérieure ni même les larmes de sa mère, il quitte le repas familial à peine fini. Quelques minutes plus tard, sa mère aura une crise cardiaque. Sa sœur a effectivement quitté la maison enceinte et sans anneau au doigt. Le reste, il l'a imaginé, c'est ce qui serait arrivé si... Comme dit l'éditrice de Flammarion, « ce livre n'est pas un travail d'exactitude. La rigueur, elle est avant tout dans les émotions ressenties et partagées ».

De façon fort habile, dans un récit fort bien mené, Isabelle retrouve sa mère à travers sa propre réincarnation. Sa mère, elle la choisit, elle la reconnaît. C'est bien elle. Comme elle ne veut pas naître de n'importe quel mâle insignifiant, elle met un peu de poudre de perlinpinpin dans le quotidien de ses futurs parents pour orchestrer leur rencontre. Mais elle n'avait pas

prévu un détail important : garçon dans une vie précédente et chinois de surcroît, elle revient sur terre en fille dans une famille du quartier Rosemont. Elle deviendra ainsi Isabelle, le quatrième et dernier enfant de Charles-Albert et de Florence.

Hélène, qui disposait de moins de temps, a collaboré en insérant des illustrations, des pensées et de courts textes.

L'ouvrage est bien écrit, dans des styles et sur des modes différents qui collent à la personnalité de chacun des enfants. Parfois touchant, souvent tout bonnement collé sur le quotidien, il ramènera les baby-boomers à l'époque où la vie familiale prenait plus de place. On peut le dévorer ou mieux, le lire tout doucement, témoignage par témoignage, chapitre par chapitre. Les prénoms des frères et sœurs ainsi que certains faits différenciant d'un récit à l'autre, vous pourriez être désarçonné en passant du chapitre de Marc à celui de Louise. Comme vous êtes averti que celui-ci s'est permis de grandes libertés avec la réalité qu'il évoque tout de même par grands pans, vous pourrez poursuivre votre lecture sans vous casser la tête.

Pour boucler la boucle familiale des Poissant, disons que c'est Charles-Albert, le père des quatre auteurs, qui leur a donné l'idée de se regrouper ainsi pour laisser à leur mère un témoignage bien concret de leur attachement.

Ce faisant, ils donnent, en cette fête des Mères, l'occasion à plein d'enfants de faire de même.

★ ★ ★ 1/2

MA MÈRE ET MOI - ÉLOGE DE L'AMOUR MATERNEL
Marc Fisher et Louise, Hélène ainsi qu'Isabelle Poissant
Flammarion, 175 pages

| EN DIAGONALE |

CHANTAL GUY
collaboration spéciale

Très répandu, le plagiat

DANS *Les Plagiaires*, le nouveau dictionnaire de Roland de Chadenay, on trouve, en plus des grands classiques comme Voltaire ou Proust, les noms des coquins qui eux, sont toujours vivants comme : Jean-Jacques Servan-Schreiber, Jacques Attali, Alain Minc, Calixte Beyala, Irène Frain, Thierry Ardisson, Jean-Edern Hallier, Philippe Solers, Louis Gardel et Jean Vautrin. (*Le Figaro littéraire*, 19 avril 2001)

Chicane autour du divan Lacan

LE CAHIER Livres de *Libération* du 13 avril est entièrement consacré au célèbre héritier de Freud, Jacques Lacan, dont on fête le centenaire de naissance. Au travers de savantes analyses, on finit par en savoir plus sur la chicane autour du divan du maître. Le fameux divan a disparu le 5 octobre 1991, après sa mise en vente à l'hôtel Drouot pour la somme de 98 000 francs (environ 25 000 \$), non sans quelques querelles de succession. On ne sait pas qui l'a acheté. Des noms circulent, dont celui de Judith Miller, un des enfants de Lacan. Le fameux tableau de Courbet, *L'Origine du monde* (présentant un sexe de femme), longtemps caché derrière une huile d'André Masson dans le cabinet de Lacan est, lui, en sûreté au musée d'Orsay.

La Pologne vient à nous... allons à sa découverte!

Rendez-vous au Palais des congrès de Montréal du 10 au 13 mai

Exposition nationale de la Pologne sur la coopération économique
Polska-Canada 2001

Spectacles • Concert de jazz • Folklore • Arts plastiques en famille • Renseignements touristiques

Courez la chance de gagner un voyage pour deux en **Pologne**

La valeur totale approximative du prix offert est de 3000 \$:

- Le billet d'avion en classe économique de Montréal à Toronto ;
- Le billet d'avion en classe économique de Toronto à Varsovie sur LOT Polish Airlines ;
- L'hébergement à Varsovie, comptant sept nuits, incluant les petits-déjeuners.

Concours :

« La Pologne vient à nous... allons à sa découverte »

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

App. _____

Ville _____

Code postal _____

Tél. trav. () _____

Tél. rés. () _____

Pour participer, remplissez le coupon de participation publié dans La Presse, le 5 mai et du 7 au 13 mai 2001, et/ou visitez le site de l'exposition Polska-Canada, du 10 au 13 mai 2001, au Palais des congrès de Montréal. Remplir le formulaire de participation en y inscrivant toutes les informations requises. Les fac-similés ne sont pas acceptés. Les règlements du concours sont disponibles à La Presse. Déposez le formulaire dans les boîtes dédiées sur le site de l'exposition ou postez-le à : 3501, av. du Musée, Montréal, Québec, H3G 2C8. Date limite : 13 mai 2001. Le concours débute le 5 mai 2001 pour se terminer le 13 mai 2001 à 15 h. Le voyage devra être effectué entre le 14 mai 2001 et le 13 mai 2002, excluant les mois de juin, juillet, août et décembre 2001.

Polska

La Presse



POLISH AIRLINES
LOT

AIR TOURS POLAND

ÉVÈNEMENT

Ce qui se cache derrière le mot « autochtone »

CHANTAL GUY
collaboration spéciale

Pour le Mondial de la littérature, l'UNEQ a organisé ce dimanche une journée d'activités en l'honneur des Premières nations, afin de souligner le tricentenaire de la Grande Paix de Montréal. Le coup d'envoi sera donné à 11h à la Maison des écrivains, où se tiendra un brunch littéraire animé par l'anthropologue Serge Bouchard, un amoureux de la culture amérindienne.

« Ça fait 40 ans que je me passionne pour les Indiens d'Amérique. Je suis devenu anthropologue pour ça », dit-il en entrevue. Sa thèse de maîtrise, Serge Bouchard l'a consacrée au savoir des chasseurs innus. « J'ai du respect pour les Indiens, assez pour avoir consacré une partie de ma vie aux recherches, lectures et travaux sur le terrain » affirme celui qui a « dansé » avec les Innus entre 1969 et 1971.

Il est intarissable sur ce sujet et considère qu'il n'a pas assez souvent l'occasion d'en parler. Ceux qui participeront au brunch littéraire Mini Tau Kapi (« Buvons un café ») d'aujourd'hui auront tout le loisir d'engager une réflexion sur la culture amérindienne avec l'anthropologue érudit, sympathique... et très critique du manque de curiosité généralisé sur la question. « Ce n'est pas un problème québécois, dit-il. Les Canadiens non plus ne s'intéressent pas aux autochtones.

Pas plus que les Américains. La modernité occidentale est amnésique. Le problème des Indiens, c'est que leur discours, leur existence, leur représentation, le fait qu'ils sont là... c'est historique. Ce sont des victimes de l'Histoire et, pour comprendre tout ce qui leur arrive aujourd'hui, il faut aller dans l'Histoire. »

C'est grâce à la connaissance de l'Histoire (celle qui n'a pas été tronquée) que les francophones pourraient découvrir leurs liens serrés avec les Amérindiens. « Les Indiens ont été historiquement les meilleurs amis des francophones d'Amérique, au point de se mériter mur à mur. Ce métissage a été nié par nos historiens. Aujourd'hui, il n'y a aucune place pour les Amérindiens dans le nationalisme québécois, dans l'histoire des Canadiens français catholiques. Nous avons brisé le lien sacré que nous avions avec eux. Il est tombé dans notre oubli culturel, ce qui est un scandale. C'est l'héritage du chanoine Groulx et des autres courants historiques du début du siècle, qui ont nommément exclu les Amérindiens de notre histoire. On ne voulait pas être associés à des sauvages, on a donc renié nos amis. »

« À l'échelle canadienne, les Indiens, ça représente le péché, la tache noire du Canada. C'est honteux, ce qui s'est produit avec la Loi sur les Indiens et la bureaucratie des Affaires indiennes. Ça a été pour eux une mise à l'écart, un statut spécial de non-citoyen, avec des droits limités. On dit toujours à

l'inverse qu'ils ont plus de droits que nous, que le gouvernement est trop mou. C'est un grand paradoxe de dire ça, parce que les Indiens ont vécu dans un statut d'infériorisation. Ils sont considérés mineurs devant la loi, donc irresponsables. Ils ne payent pas d'impôts et coûtent une fortune au gouvernement dit-on. Or, combien de Canadiens savent que ça fait 30 ans que les Indiens dénoncent cela, qu'ils considèrent complètement farfelu de dépenser si mal l'argent? C'est une loi nationale et canadienne qui les exclut de l'impôt et ils n'ont pas eu leur mot à dire là-dessus. »

Serge Bouchard s'insurge contre un langage technique appauvri, méchant et méprisant, selon lui. « Le mot « autochtone » est un mot malheureux. Vous le verrez beaucoup dans la littérature officielle des gouvernements, où on lui a opposé le mot « allochtone » (ce que nous sommes). C'est idiot quand on est rendu à s'appeler ainsi. Ça veut dire notamment qu'on n'a plus le respect des identités culturelles des peuples. « Autochtone » n'est pas un mot innocent : ça nous dispense d'avoir à dire correctement les noms des peuples, leur identité. Ils ont des noms: Atikamekw, Algonquins, Cris, Innus... Ils les portent depuis 600 ans, mais on ne veut pas les apprendre, parce qu'on dit « autochtone. » »

Selon Serge Bouchard, les activités entourant la commémoration de la Grande Paix de Montréal mettent en lumière le fait que « tout le monde pédale pour savoir de quoi il s'agit ». Trente-neuf nations au-



Photo : ALAIN ROBERGE, La Presse

« Ça fait 40 ans que je me passionne pour les Indiens d'Amérique, affirme Serge Bouchard. Je suis devenu anthropologue pour ça. »

tochtones ont participé à ce traité qui a mis fin à un siècle de guerre pour le commerce de la fourrure. Un bon exemple de mondialisation, qui, selon l'anthropologue, a commencé en... 1492! « Les Indiens pourraient nous en dire long sur les effets de la mondialisation. Leurs ancêtres ont vu arriver des Africains, vendus par des Arabes à des Espagnols qui les ramenaient pour remplacer les Indiens qu'ils avaient tués comme main-d'oeuvre. Aujourd'hui, ce sont de petits peuples qui ont des cultures très profondes et très anciennes, des langues maternelles et qui veulent se protéger. Les descendants des

10 000 personnes parlant innu sur la terre ont des ordinateurs, voyagent, écoutent la télé, portent des souliers Nike et deviendront des avocats qui parleront anglais, français et innu. Eux peuvent dire ce que c'est que le défi de la mondialisation. » Le brunch littéraire Mini Tau Kapi/Buvons un café, à 11h à la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, sera suivi par un Marché d'artisanat amérindien au Carré Saint-Louis et par d'autres activités. Entrée libre, réservation obligatoire pour rencontrer Serge Bouchard. Info-Festival : (514) 844-2172 ou www.uneq.qc.ca/festival

CURIOSITÉS

L'essentiel est risible

ÉLISABETH BENOIT
collaboration spéciale

Nous avons tous (ou presque) quelques petits jeux (ou manies) qui nous trottent dans la tête : ne pas marcher sur les craques du trottoir (classique) ; toucher toujours chaque chose avec la main droite et la main gauche (par souci de symétrie) ; fermer les yeux durant dix, puis vingt secondes lorsque l'on marche seul sur la rue... Eh bien Roger-Pol Droit, chroniqueur littéraire au journal *Le Monde*, vient de publier un livre dans lequel il propose au lecteur 101 expériences de philosophie quotidienne. Des expériences qui ressemblent, de près ou de loin, à ces jeux que nous avons dans la tête et qui sont tout à la fois branchées sur quelques grandes questions de la philosophie : le dehors et le dedans, le dessus et le dessous, l'essentiel et le risible...

Ainsi, l'auteur nous propose, parmi tant d'autres choses, de « s'appeler soi-même », de « vider le sens d'un mot », d'« éproucher une pomme dans sa tête », de « se fabriquer des vies », de « compter jusqu'à mille », de « téléphoner au hasard », ou encore de « boire en pissant » : « L'eau que vous buvez vous paraît sortir directement de votre vessie. Vous découvrez en quelques secondes un circuit direct, gorge-urètre, un parcours instantané estomac-vessie, une physiologie impossible que cependant vous éprouvez de manière directe et indiscutable. »

À la fois sérieux et risible, puisque « l'essentiel est risible », ce livre propose des expériences à tenter pour de bon et par lesquelles il s'agit, chaque fois, de provoquer des « déclis infimes », le « décollement » de certaines évidences afin d'avoir une perspective légèrement décalée sur les choses. Couper le son de la télé, par exemple, permet de saisir l'aspect figé, mécanique (et le ridicule) de certaines images, alors que se croire en altitude vérifiera le fait qu'il est possible de « rêver le monde avec le corps ». De façon globale, l'évidence qui suscite le plus de questions est celle de l'identité, de l'homogénéité et de la continuité de cette chose qu'on appelle « moi ». Et ceci, que ce soit en « cherch(ant) je en vain », ou encore en s'interrogeant sur « les états modifiés de conscience qu'engendre le cassoulet, la forme spécifique d'hébetude liée à la brandade, les échauffements suscités par le foie gras frais à la poêle ».

Chacun des 101 textes (description de l'expérience et du « décollement » recherché) compte entre une et quatre pages, avec toujours trois indications en dessous du titre : la durée de l'expérience, le matériel requis et l'effet créé. Dans le cas de l'expérience « Se mettre à genoux pour réciter l'annuaire », la durée est de 15 minutes, le matériel est un annuaire et l'effet est respectueux. Écrit sobrement, nettement, ce livre est de lecture monotone si l'on se farcit les 101 expériences l'une à la suite de l'autre, et devrait plutôt être consulté de temps à autre. Les idées qu'il contient, simples, abordables, nous proposent de dévier quelque peu de la petite trajectoire immuable de nos habitudes : pourquoi, par exemple, ne pas vous arrêter dans une boutique pour essayer des vêtements qui ne sont pas du tout votre genre ? Pourquoi ne pas jouer à être quelqu'un d'autre lorsque vous êtes seul au restaurant ? Etc.

Toujours dans la veine 101, un livre assez amusant, paru il y a quelques années mais toujours en librairie : *101 inventions japonaises inutiles et farfelues*. On y trouvera un téléphone-haltère (dont la lourdeur a fait passer la moyenne des appels en-dessous de trois minutes), un masticomètre, un briquet solaire, des parapluies pour chasseurs, un chapeau pour allergies (en fait un rouleau de papier de toilette fixé sur la tête qui permet de se moucher à tout moment), et autres folles et inutiles inventions, qui tournent parfois un peu trop autour des mêmes thèmes (les parapluies, les chaussures, les trajets en métro). L'intérêt du livre réside surtout dans les photos qui sont accompagnées d'un texte de présentation.

- ★★★
101 EXPÉRIENCES DE PHILOSOPHIE QUOTIDIENNE
Roger-Pol Droit
Éditions Odile Jacob, 259 pages
- ★★★
101 INVENTIONS JAPONAISES
INUTILES ET FARFELUES
Kenji Kawakami
Éditions Venis d'Oue st

HISTOIRE

Partons, la terre est belle...

En expédition avec Alexandre

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Le petit Alexandre naquit en 356 av. J.-C. à Pella, au palais des rois de Macédoine. Son père était Philippe II (détesté par les Athéniens) et sa mère, Olympias. Le fils fut élevé par Aristote (rien de moins), de qui sans doute il tint son goût pour les livres, aussi violent que son goût de la guerre.

Pour aller vite : Olympia répudiée se venge en faisant assassiner Philippe. Les villes grecques sont enchantées et se dissipent. Le fils devenu roi les mettra au pas une à une. C'est une sorte de génie militaire. Son cheval Bucéphale (mauvais caractère) est aussi craint que lui. Il a vingt ans.

Ses armées sont invincibles. Il les organise en phalanges, en compagnons (compagnies), en hétaires (cavaliers), et, au passage, il engagera des contingents parmi les armées qu'il vaincra. Près de lui se trouvent les généraux expérimentés qui avaient servi son père. Et le voilà parti, avec 30 000 hommes, en 334 av. J.-C., à l'âge de 22 ans, pour se battre contre les Perses (un million de soldats, disait-on). C'est un prétexte : ce qu'il veut, c'est asservir — et aussi civiliser — tous les peuples de l'Orient. En une année, il deviendra le maître de toute l'Asie Mineure. Il écrasera Darios, roi des Perses. Darios lui offrira une fortune en rançon : 10 000 talents, et la moitié de son empire. Alexandre refuse. Il préférera épouser sa fille, peut-être, mais rien n'est sûr).

Ce qu'il veut, c'est aller plus loin. Vers ce qui est, en ce temps-là, le mystère. D'abord le Sud, l'Égypte. Il la soumet, et prend le titre de Pharaon. Puis l'Est, la terre inconnue. Alexandre avance jusqu'à l'Indus. Relier la Grèce à l'Inde, quelle histoire !

Les armées progressent, et grossissent au passage. Elles emportent tout : les chariots chargés de nourriture et de trésors, les femmes, les enfants, les prisonniers, ralliés ou non, qui deviennent fantassins ou esclaves, les troupeaux de moutons et de boeufs, les tentes (*mobil homes* d'époque, d'une vitesse moyenne de 4 km/h), et, devant, les « compagnons », généraux, artistes,



sculpteurs, peintres, architectes, chroniqueurs, philosophes, porteurs de livres (ancêtres des bibliothécaires ?)... tous entourant le Roi, Alexandre, qu'on nommera bien vite Le Grand.

Il faut se l'imaginer. Si vous êtes en arrière-garde de l'armée (avec quelques amis à la vue perçante) la colonne de l'expédition s'étend jusqu'à l'horizon, devant vous, dans un incroyable nuage de poussière qui mettra huit jours à retomber.

Au passage, on fonde des villes. Combien y a-t-il d'Alexandries ? J'en compte une dizaine, de la Grèce à l'Inde. C'est la plus énorme expédition qu'un homme ait tentée. Il faudra attendre un certain Colomb pour l'égaliser, vers l'Ouest cette fois. C'est la découverte d'un ancien nouveau monde et la jonction entre l'Occident et l'Orient.

En 323, Alexandre est dans sa capitale, Babylone. Il fait creuser des canaux, tracer des rues, construire des palais. Un soir de liesse, il tombe malade. Il meurt (appendicite ? péritonite ?). Il a trente-trois ans.

Tout ceci pour vous parler d'un livre, naturellement. En trois tomes, en format de poche, donc facilement accessible. L'auteur, Valerio Manfredi, est historien et c'est un très bon raconteur d'histoires (donc, un excellent romancier). Raconter celle d'Alexandre n'est pas facile. Après vingt-sept siècles, qu'est-ce qui est vrai, sûr, prouvé ? Heureusement qu'il se trouve beaucoup de textes, mais où est la part de la légende ? C'est le problème de tout roman historique : il faut reconstruire une époque, retrouver les femmes et les hommes, et surtout se replacer dans des coutumes qui ne sont plus les nôtres. Manfredi, encore une fois, est historien. Je crois qu'il a réussi, tout en restant romancier. Son écrit se dévore comme une aventure. La plus « grande » qui fut.

★★★
ALEXANDRE LE GRAND
Valerio Manfredi
Pocket, Plon, Paris, trois tomes, plus de 1500 pages

ÉDITIONS DU ROCHER

Vient de paraître

après
Les Dames du Lac

La Prêtresse d'Avalon

par Marion Zimmer Bradley

La Prêtresse d'Avalon
Le cycle d'Avalon
Monaco, Éditions du Rocher,
2001, 415 pages
ISBN 2 268 03909 9

Marion Zimmer Bradley (1930-1999)
est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages qui ont ravi des millions de lecteurs dans le monde. Elle signe son chef-d'œuvre avec le cycle d'Avalon, qui débute par **Les Dames du Lac**, suivi par **Les Brumes du Lac** et **Le Secret d'Avalon**.

Communications
Jo Ann Champagne

LES MESSAGERIES
adp

Yves Beauchemin

Une nuit à l'hôtel

Nouvelles

« [...] c'est vraiment une délectation [...] Ce qui est intéressant, c'est qu'on retrouve les obsessions de Beauchemin, son amour pour la musique, son goût pour les restaurants... on a l'impression de boire la crème d'un cappuccino [...] très très agréable à lire [...] »
Jean Fugère,
SRC, Pourquoi pas dimanche?

« Passé maître dans l'art de décrire la vie quotidienne, la vie populaire, la vie urbaine et les préoccupations humaines, Yves Beauchemin nous offre, dans *Une nuit à l'hôtel*, ce qui nous a toujours plus dans son style. Des personnages forts, des descriptions habiles, des petites histoires touchantes, intrigantes. »
Martin Francoeur,
Le Nouvelliste

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Natasha St-Pier se réjouit de sa quatrième place à l'Eurovision

PHILIPPE RENAUD
collaboration spéciale

LE VERDICT EST TOMBÉ vers 18 h hier, heure de Montréal : la chanteuse Natasha St-Pier, qui représentait la France au méga-concours Eurovision, a mérité la quatrième place grâce à la ballade *Je n'ai que mon âme*, tirée de son deuxième album, *À chacun son histoire*, lancé chez les cousins au début du mois de mai. La France a été coiffée au fil d'arrivée par l'Estonie, le Danemark et la Grèce.

Devant les 38 000 spectateurs entassés au stade Parken de Copenhague, Natasha St-Pier — qu'on donnait favorite du concours avec la formation suédoise Friends — a entonné le dernier extrait de son album. La chanson *Je n'ai que mon âme*, composée par Robert Goldman (alias J. Kapler), frère de Jean-Jacques, s'était déjà positionnée au 11^e rang du palmarès des ventes de disques en France plus tôt cette semaine.

Toutefois, malgré la qualité de l'interprétation, rien n'y fit : sorti de nulle part, le duo estonien formé de Tanel Padar et Dave Benton a remporté les grands honneurs grâce à la chanson *Everybody*, un titre énergique à la sauce hip hop-urbaine. En plus d'un jury spécialisé, les téléspectateurs de l'événement — près de 120 millions dans 33 pays — pouvaient voter par téléphone pour leur chanson préférée.

« Mon but était d'arriver parmi les cinq premiers, et j'y suis arrivée ! » laisse tomber Natasha St-Pier, rejointe quelques minutes après le dévoilement officiel des résultats. Nullement déçue de l'issue de la 46^e présentation du prestigieux concours, Natasha s'est montrée amplement satisfaite de sa performance : « Je me suis sentie bien sur scène et, à partir de ça, je suis contente de moi-même. C'est très stressant, un événement comme ça. Je me sens mieux maintenant que c'est terminé ! »

Stress partagé avec son gérant, Guy Cloutier, qui l'accompagnait dans cette nouvelle étape de sa carrière : « Oui, c'a été une semaine stressante, confiait-il. Natasha vient

juste de terminer la série de concerts avec Garou (pour qui elle assurait la première partie à l'Olympia de Paris). On est en pleine tournée de promotion depuis la sortie de l'album, le 3 avril dernier. On est donc bien content du résultat, surtout qu'il y avait 23 participants l'an dernier et que la France était arrivée 23^e ! »

En fait, la France n'avait pas fait bonne figure à l'Eurovision depuis près de 8 ans. Et la dernière fois qu'elle a remporté le concours, c'était en 1977... Cette année, tous les espoirs étaient permis : la chanteuse originaire du Nouveau-Brunswick impressionnait déjà lors des répétitions, et de nombreux observateurs misaient sur elle, si on se fie aux gageures inscrites sur le site officiel du concours (www.eurosong.net). La dernière Canadienne à avoir participé au concours, Céline Dion, avait remporté les grands honneurs (au nom de la Suisse) en 1998 avec la chanson *Ne partez pas sans moi*.

« J'ai appris beaucoup de choses en venant ici, résume celle qui a également tenu le rôle de Fleur-de-Lys, en anglais et en français, dans *Notre Dame de Paris*. C'est une grosse vitrine, ça m'a permis de me faire voir par énormément de gens, mais c'est surtout une expérience. Comme apprendre à travailler sous la pression... »

« C'est sûr qu'on verra des retombées importantes, confie l'impresario Guy Cloutier. Ça fait huit mois qu'on travaille pour que Natasha perce en France. Le disque vient de sortir, elle a fait beaucoup de plateaux de télé (notamment *Tapis Rouge*) et, à la suite de ce concours, elle en fera beaucoup d'autres. Grâce à Eurovision, elle a bénéficié d'une couverture extraordinaire. »

Mais la fin du concours ne signifie pas le début des vacances pour la chanteuse de 20 ans : suivra une semaine de promotion à Paris, puis une autre à Montréal, pour ensuite retourner en France. « Cet été, je devrais passer deux mois au Québec. Un pour enregistrer mon nouvel album, puis un autre pour me reposer ! »



Photo AP

Natasha St-Pier : « Les Français n'auront pas honte de moi. La dernière fois, ils étaient derniers ! Je ne pense pas qu'ils vont m'en vouloir d'avoir obtenu une quatrième place... »

Perry Como meurt à l'âge de 87 ans

Associated Press

MIAMI — Perry Como est décédé hier soir au terme d'une longue maladie à l'âge de 87 ans. Le chanteur est mort dans son sommeil à sa résidence de Jupiter Inlet Beach Colony, en Floride, a indiqué sa fille Terry Thibadeau.



Photo AP

Perry Como

« Nous avons passé deux heures merveilleuses (vendredi), papa, moi et mon petit-fils Holden, a confié Mme Thibadeau au *Palm Beach Post*. Nous avons mangé de la crème glacée. Ce fut un moment merveilleux pour nous. »

Pierino Roland Como est né le 18 mai 1913, à Canonsburg, en Pennsylvanie, dans une famille de 13 enfants.

À l'âge de 14 ans, ce fils d'immigrants italiens exploitait déjà un salon de barbier qui lui rapportait 150 \$ par semaine. Il est un jour invité à chanter avec l'orchestre de Freddie Carlone's, à Cleveland, au début des années 1930. Sa nouvelle carrière monte ensuite en flèche lorsqu'il devient le chanteur attitré du *big band* de Ted Weems en 1936. Perry Como enregistre son premier tube millionnaire en 1945, *Till the End of Time*. D'autres titres, dont *Prisoner of Love*, marqueront les palmarès de l'époque et feront de lui l'égal de Frank Sinatra et de Bing Crosby.

Il a aussi été de toutes les émissions de variétés dans les années 1950 et a participé à maintes émissions spéciales au cours des 40 dernières années.

Ces dernières années, Perry Como avait vécu en semi-retraite avec son épouse Roselle, qu'il avait rencontrée lors d'un pique-nique à 16 ans et mariée en 1933. Elle est décédée en août 1998.

GÉNIES EN HERBE #937

En collaboration avec Génies en herbe Pantologie Inc., genies@tqjr.qc.ca

A RÉPONSES COMMENÇANT PAR NI

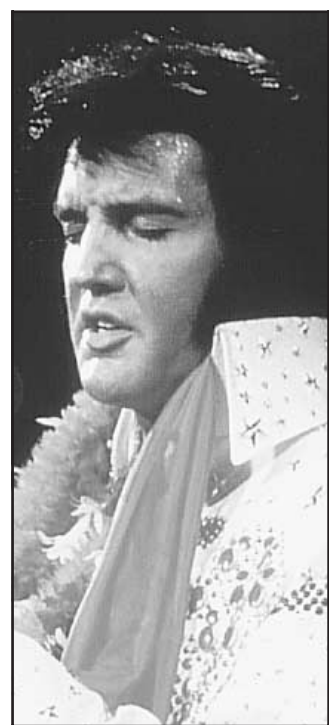
- 1 Quel acteur incarnait le rôle du père qui devient fou dans le film de Stanley Kubrick «The Shining»?
- 2 Quel lac canadien, qui se déverse à l'ouest dans le Lac Huron, contient des gisements de minerai d'uranium ?
- 3 Quelle épopée de la mythologie germanique est la base de quatre opéras de Wagner ?
- 4 Dans quelle ville d'Assyrie découvrit-on, dans la bibliothèque du roi Assurbanipal, la version la plus étendue de l'histoire de Gilgamesh ?
- 5 Quel danseur russe d'origine polonaise, connu entre autre pour sa chorégraphie de l'«Après-Midi d'un faune», sombra dans la folie ?

D ADAPTATIONS

- 1 Quelle écrivaine anglaise, est l'auteur d'«Emma», «Sense and Sensibility» et «Mansfield Park», tous adaptés pour le cinéma ?
- 2 Quel dramaturge français a écrit en 1944 une relecture de la tragédie grecque «Antigone» ?
- 3 Quel écrivain fantastique tchèque a donné son nom à l'adaptation de ses oeuvres faites par le bédéiste Robert Crumb ?
- 4 Quel guitariste espagnol, qui donna à la guitare classique tout son prestige, fit beaucoup de transcriptions de pièces composées pour d'autres instruments ?
- 5 Quelle adaptation d'Hemingway, gagnante de l'Oscar pour le meilleur film d'animation en 1999, fut le premier dessin animé réalisé sur IMAX ?

F ELVIS PRESLEY

- 1 Dans quel État américain Elvis Aaron Presley naît-il le 8 janvier 1935 ?
- 2 Quel pianiste noir avait popularisé la chanson «Blueberry Hill» reprise par Elvis ?
- 3 Quelle chanson d'Elvis, une de ses plus populaires, a donné son nom au premier film le mettant en vedette en 1956 ?
- 4 Quel succès du King au titre géographique a été repris entre autre par ZZ Top et par les Dead Kennedys ?
- 5 Dans quelle série télévisée très populaire, Priscilla Beaulieu Presley obtint-elle un rôle dans les années 80 ?



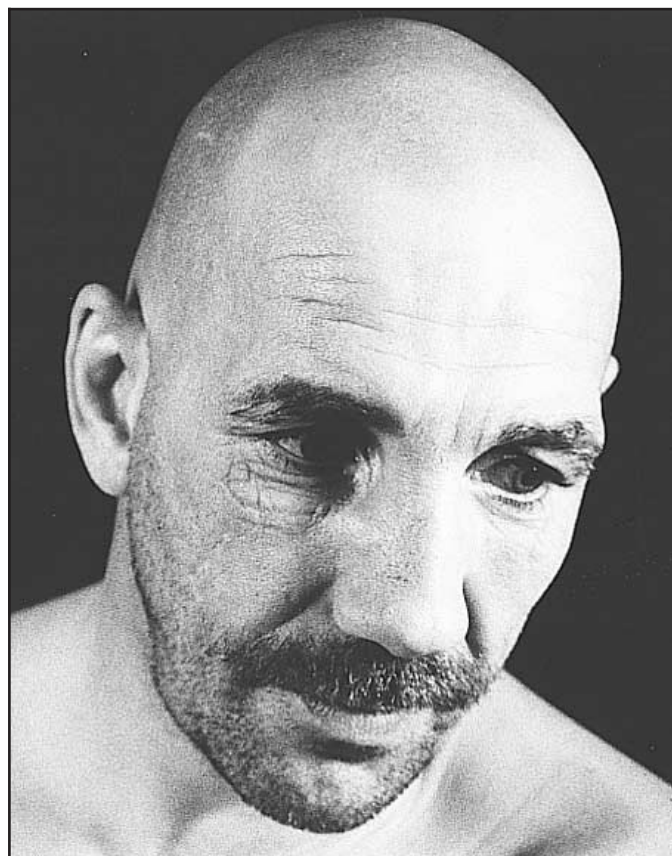
Elvis Presley

B BOXEURS

- 1 Quel boxeur détient le record de longévité comme champion des poids lourds, soit de 1937 à 1949 ?
- 2 Quel boxeur français Jack Dempsey défait-il en 1921 dans un des premiers «Combat du siècle» ?
- 3 Quel boxeur est le sujet du documentaire de Pierre Falardeau : «Le Steak» ?
- 4 Quel boxeur argentin fut champion du monde des poids moyens de 1970 à 1977 ?
- 5 Quel boxeur, dont la carrière chez les welters puis chez les poids lourds dura vingt-cinq ans, fit aussi du music-hall ?

E CINQ SENS

- 1 De quoi souffre celui qui est anosmique ?
- 2 Quels rayons produisent une augmentation de mélanine dans la peau ?
- 3 Quel nom porte l'effet apparent d'un son qui devient plus fort puis diminue tout en changeant de tonalité lorsque sa source se rapproche puis s'éloigne de nous ?
- 4 La lenteur de quelle partie de l'oeil nous permet de percevoir les 24 images présentées à chaque seconde au cinéma comme un mouvement continu ?
- 5 Quelle partie de la peau croît autour d'un follicule ?



Boxeur québécois

C GUILLAUMES DU MOYEN AGE

- 1 Quel animal est associé à Guillaume I^{er} d'Écosse et surtout à Richard I^{er} de qui il acheta la souveraineté pour 10 000 marks d'or ?
- 2 Dans quel domaine l'Anglais Guillaume d'Ockham s'illustra-t-il ?
- 3 Quel est le nom de famille du

moine-détective Guillaume, héros du roman le «Nom de la Rose», nom qui rappelle un animal que combattit Sherlock Holmes ?

- 4 Quel personnage légendaire de l'indépendance suisse est supposé avoir été contraint de tirer sur son fils ?
- 5 Quel nom porte en musique le fait d'avoir plusieurs voix, pratique popularisée au XIV^e siècle par Guillaume de Machaut ?

LA GRILLE THÉMATIQUE

de Michel Hannequart / www.hannequart.com

DYNASTIES ET SOUVERAINS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

13 mai 2001

T881

HORIZONTALLEMENT

- 1 Dynastie de rois qui régnèrent sur la France de 987 à 1328 - Prénom de plusieurs reines d'Europe.
- 2 Roi des Wisigoths - Nom de plusieurs rois d'Austrasie.
- 3 Regarder à la dépense - Potelé - Terminaison.
- 4 Neuf - Sujet d'expérience - Centrale nucléaire.
- 5 Alcool - Dynastie romaine qui compta plusieurs empereurs - Cale utilisée en mécanique.
- 6 Se servir de - Roi titulaire de Sicile - Mouvement basque.
- 7 Degré d'importance attribué à quelque chose - Qui ont vu le jour - Grand empire.
- 8 Il était considéré comme le roi des dieux Égyptiens - Plus vers le sud que vers l'est - C'était le service militaire que les vassaux devaient à leur suzerain - Rad.

9 Il préconise la suppression de l'État - Recousue.

- 10 Thallium - Roi de Bohême - Pronom indéfini.
- 11 Empereur romain, petit-neveu de Jules César - On en fait des couronnes - Jamais.
- 12 Tissu - Pour maintenir un objet - On ne peut pas y nager.
- 13 Troisième personne - Se crie au pays de Juan Carlos - Cherche des preuves.
- 14 Lumen - Titre des souverains d'Éthiopie - Sans aspérités - Charpente du corps humain.
- 15 Seigneur féodal relevant directement du roi - Tracé.

VERTICALEMENT

- 1 Empereur romain, il gouverna en tyran et périt assassiné - Roi des Ostrogoths.
- 2 Nom de plusieurs empereurs byzantins - Roi d'Écosse, il tua Macbeth.

- 3 Longueur d'une enjambée - Empereur romain, il se donna la mort en 68 après. J.-C. - Titane.
- 4 Nom de quatorze rois de Suède - Reine de Madagascar.
- 5 Île grecque des Cyclades - Dévoiler.
- 6 Gros blocs de glace - Nickel - Le moi.
- 7 Plante voisine du navet - Aspirée - Qui ne peut être divisé.
- 8 Avant J.-C. - Chef-lieu de canton de la Savoie - Greffés.
- 9 Stupéfaite - Soldat d'Hitler - Partie d'un septennat.
- 10 Jeu chinois - Empereur d'Haïti, il régna sous le nom de Faustin I^{er}.
- 11 Animal marin, d'aspect gélatineux - Elle ne passe pas inaperçue - Avant les autres.
- 12 Usage injustifié de quelque chose - Empereur romain, il fit construire le Colisée - Titre donné à certains dignitaires de l'empire ottoman.
- 13 Ses habitants sont les Rétais - Prince de Moscou - Qui est dépassé.
- 14 Impératrice d'Orient - Roi de Thèbes dans le mythe d'Oedipe - Agent secret de Louis XV.
- 15 Individu - Rythme - Aire de vent.

■ SOLUTION DIMANCHE PROCHAIN

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	T	I	N	S	B	R	U	C	K	L	E	M	A	N
2	S	E	A	B	A	R	O	L	E	R	T	I	G	T
3	E	V	A	R	D	A	G	E	S	L	A	C	E	
4	A	L	L	E	E	A	E	N	E	E	N	E		
5	N	A	P	P	E	L	I	N	R	H	I	N		
6	D	E	I	S	M	E	F	E	E	N	E	T		
7	I	R	U	N	A	V	E	U	X	O	N	C	E	
8	T	E	R	A	S	E	R	O	S	E	Y	S		
9	L	A	T	P	I	S	T	R	E	S	S			
10	A	S	D	G	I	T	E	D	D	T	D	I		
11	L	R	O	U	F	R	I	E	U	R	R	N		
12	E	R	O	S	T	A	R	I	E	N	A			
13	N	O	M	I	A	C	I	E	R	O	V	E		
14	S	C	E	L	L	E	S	T	E	R	N	E		

SOLUTION DE DIMANCHE DERNIER

SOLUTION À LA FIN DES PETITES ANNONCES

SCIENCES

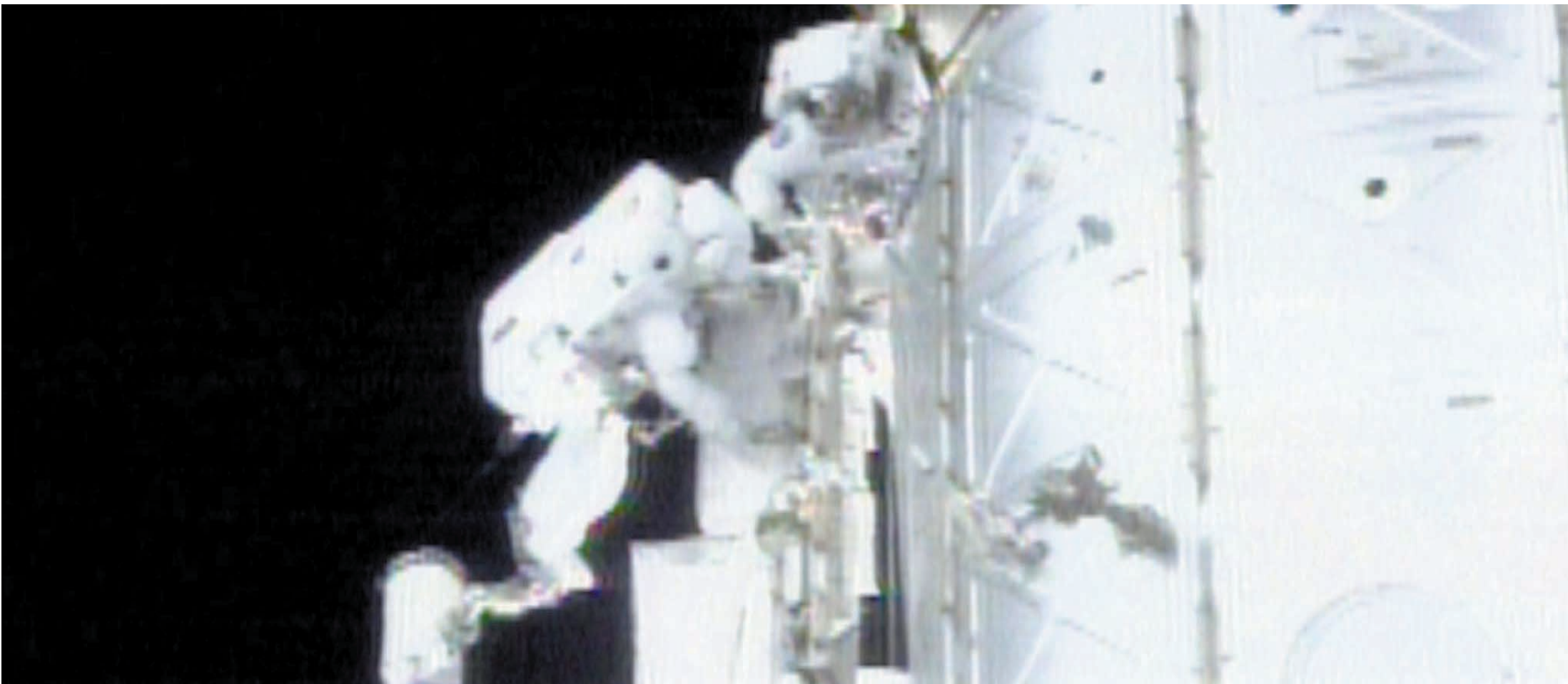


Photo Reuters/NASA

Une journée au bureau pour l'astronote canadien Chris Hadfield (à droite), que l'on voit ici se balader au-dessus de nos tête en compagnie de l'Américain Scott Parazynski.

CHRIS HADFIELD: APRÈS ALPHA, MOSCOU

JUDITH LACHAPPELLE

Flotter dans l'espace, avec la survie qui ne tient qu'au fil qui relie le scaphandre à la navette, Chris Hadfield en rêve encore la nuit. « C'était une expérience très personnelle, absolument différente. Toute la Terre dans mes yeux, le soleil, la station énorme, les couleurs qui changent, la vitesse... Et moi comme une fourmi sur la station ! »

L'astronote revient lentement sur Terre après une mission STS-100 plutôt chargée. L'installation du Canadarm2 s'est déroulée à merveille, même si des pépins informatiques ont perturbé les opérations. Mais l'engin canadien n'avait rien à voir avec les difficultés qu'ont éprouvées les ordinateurs de la NASA, a assuré Chris Had-

field en entrevue jeudi. Sa mission à lui est donc couronnée de succès.

L'astronote est le premier Canadien à être choisi pour être directeur des opérations en Russie à compter de cet été. « Je serai le représentant en Russie de tous les astronautes de la NASA et des agences spatiales canadienne, européenne et japonaise », dit Chris Hadfield. Il quittera donc Houston, où il habite avec sa famille depuis neuf ans, pour Moscou au mois d'août. Son contrat est d'une durée d'un an.

M. Hadfield évalue que ses chances sont très bonnes d'être de nouveau sélectionné pour retourner dans l'espace. « Il y a seulement six astronautes au Canada. Steve MacLean a volé il y a déjà neuf ans, il sera probablement le prochain à y aller. Mais ce n'est pas garanti, cela

dépend des expertises dont on a besoin. » Et la vie d'astronote sur le plancher des vaches n'est pas désagréable non plus, rappelle-t-il. En plus de l'entraînement régulier, des sessions de formation, des cours de français et de russe, l'astronote canadien a également joué le rôle de « CapCom » (Capsule Communicator) au centre de contrôle de Houston. C'est lui qui, pour une vingtaine de missions ces dernières années, transmettait à l'équipage en orbite les instructions des experts au sol. Marc Garneau, souligne-t-il, a déjà effectué cette tâche.

M. Hadfield croit également que ses chances sont très bonnes d'aller un jour séjourner sur la station spatiale. Aucun Canadien n'a encore été sélectionné pour y être envoyé, mais Chris Hadfield rappelle

qu'avec l'installation de la contribution canadienne à Alpha, le pays détient son billet pour la station. L'astronote dit avoir été impressionné par la lumière qui entrainait par les hublots et la puissance électrique dont dispose la station. « Il y a seulement trois astronautes, il y a donc beaucoup de place. Il y a des chambres, des toilettes, une salle à manger. C'est comme une grande maison, alors que la navette a l'air d'une automobile à côté ! »

Depuis son retour, le 1^{er} mai, Chris Hadfield s'emploie à rédiger à Houston son rapport de mission. Lui et ses six autres collègues font le tri parmi les quelque 7000 photos et 20 heures de vidéo de la station, de la Terre, de l'installation du Canadarm2, qui serviront aux présentations publiques de la NASA et des autres agences spatia-

les qui participent à la station spatiale. Il est suivi par des médecins qui observent son rétablissement après deux semaines en apesanteur. Chris Hadfield dit s'être admirablement bien adapté à cette vie sans gravité, qu'après les deux jours habituels de nausée, il était devenu un véritable « animal de l'espace ». « C'est comme dans un rêve! C'est comme être... pas comme un oiseau, un peu comme un poisson. On se sent un peu comme l'enfant dans le ventre de sa mère... » L'astronote éclate de rire. « Moi je me sentais vraiment comme un enfant ! »

[cyberpresse.ca](http://www.cyberpresse.ca) Une biographie de Chris Hadfield et une rétrospective de la mission STS-100 d'Endeavor sont disponibles à www.cyberpresse.ca/endeavor

Un ancêtre du T-rex découvert en Grande-Bretagne

ED JOHNSON
Associated Press

LONDRES — Un cousin jusqu'ici inconnu du Tyrannosaurus rex a été découvert en Grande-Bretagne, enrichissant l'arbre généalogique du terrible prédateur, ont annoncé mercredi les paléontologues du musée de l'île de Wight.

Eotyrannus lengi, ainsi baptisé en l'honneur du collectionneur Gavin Leng qui découvrit le premier os du dinosaure, était un carnivore de 4,5 mètres de long, qui vivait il y a 120 à 125 millions d'années.

Il s'agit là d'une des plus importantes découvertes en la matière jamais effectuée en Grande-Bretagne, a estimé Martin Munt, conservateur du musée et responsable des fouilles. « Ces restes viennent remplir l'arbre généalogique. C'est un chaînon manquant. Le T-rex vivait il y a 60 à 70 millions d'années. A cette époque, ce squelette était déjà vieux de 55 millions d'années, a-t-il déclaré. Nous remontons aux origines du groupe de dinosaures qui nous a donné le T-rex. »

Les premiers os avaient été découverts en 1997 au sommet d'une falaise proche du village de Brighstone, près de Newport. Il aura fallu quatre ans pour réaliser les fouilles et en analyser les trouvailles. Pour l'instant, on n'a retrouvé que 40 % du squelette, ce qui est pourtant suffisant pour déterminer qu'il s'agit d'une espèce entièrement inconnue à ce jour.

« Eotyrannus lengi est l'un des plus complets et plus importants des dinosaures prédateurs de cette période qui ait été découvert. Il nous amène énormément d'informations sur l'évolution originelle du tyrannosaure, que nous ne connaissions pas. Il nous donne aussi beaucoup d'informations sur la diversité des dinosaures à cette époque-là en Europe. »

Les tyrannosaures les plus tardifs, dont le T-rex, vivaient à la fin du Crétacé, il y a environ 65 millions d'années. Mesurant 11,5 mètres de long, ils avaient d'énormes têtes avec des mâchoires puissantes, sur de petites pattes avant, et comptaient sur leurs seules dents pour tuer leurs proies. Bien que beaucoup plus petit, l'Eotyrannus avait un crâne et une structure similaire. Il était sans doute un prédateur agile et rapide, se nourrissant surtout de Valdosures et Hypsilophodons, puissants espèces dans l'île de Wight.

Cette nouvelle espèce pourrait être également de la famille du Velociraptor, ce prédateur de deux mètres de haut du milieu du Crétacé, il y a environ 90 millions d'années, dont la petite tête, les longues et puissantes pattes avant et les griffes acérées, popularisées par le film *Jurassic Park*, sont très similaires de celles de l'Eotyrannus.

« Ils pourraient tous descendre d'un petit dinosaure prédateur, très semblable au Velociraptor du Jurassique », ajoute Darren Naish, un des cinq chercheurs de l'équipe.

Pour Gregory Erickson, paléontologue de l'université de l'État de Floride, cette découverte est « très excitante : « Le T-rex est le plus célèbre et populaire des dinosaures, et toute découverte sur ses ancêtres est d'un intérêt considérable pour les paléontologues », a-t-il déclaré.

Museum of Isle of Wight Geology : <http://www.miwg.freeserve.co.uk>

Le pôle Sud fait la vie dure à la vitamine D

MARIE LESCROART
Le Figaro

LE TAUX de vitamine D dans l'organisme diminue pendant un séjour en Antarctique. C'est ce qu'a montré une étude (1) portant sur les hivernants des Terres australes et antarctiques françaises. D'après Erik Zérath, chercheur à l'Institut de médecine des armées (IMA) et cosignataire de l'article, la privation de soleil serait à l'origine de la baisse du taux de cette hormone dans le sang, mais il soupçonne également le manque d'exercice physique de jouer un rôle. De prochaines études devraient éclairer les causes précises de ce phénomène et ses conséquences éventuelles sur le métabolisme du squelette.

La source principale de vitamine D provient de l'action du soleil sur la peau. Dans les couches profondes de l'épiderme, les rayonnements ultraviolets provoquent la synthèse d'une molécule, précurseur de cette hormone qui, après modification par le foie et le rein, fournit la 1-25 vitamine D. Cette dernière est la version « efficace » de la vitamine D. Elle intervient dans le métabolisme osseux en favorisant l'absorption du calcium au travers des parois de l'intestin.

Près du cercle polaire arctique, où le soleil ne darde ses rayons qu'avec parcimonie, les populations autochtones trouvent une source complémentaire de vitamine D dans leur alimentation, très riche en poissons gras. Par ailleurs, « les éleveurs de rennes vivent à l'extérieur toute l'année, ils profitent donc du moindre rayon de soleil », souligne le Dr Christian Malet, médecin et anthropologue.

En Antarctique, il n'existe pas de population autochtone. Seuls quelques scientifiques, dont la trentaine d'hivernants de la base Dumont-d'Urville, en terre Adélie, se partagent la banquise avec les phoques, manchots et autres albatros. Mais leurs conditions de vie n'ont pas grand-chose à voir avec celles des éleveurs de rennes de l'autre hémisphère et, bien souvent, le travail se fait à l'intérieur des bâtiments. « En cas de blizzard, il peut même arriver qu'on ne mette pas le nez dehors durant plusieurs jours », raconte Michel Munoz, un ancien de Dumont-d'Urville. Et, comme de juin à août le soleil se contente d'une pirouette sur l'horizon avant de disparaître, les chercheurs nourrissaient de fortes présomptions quant à la diminution de la synthèse par la peau du précurseur de la vitamine D. Mais ils ne pensaient pas que la vitamine D elle-même viendrait à manquer. « Chez des sujets en bonne santé, les cas de baisse du précurseur ne sont pas associés à une baisse de l'hormone



Photo Reuters

Un membre de l'équipe de recherche de la base d'Orcadas, en Antarctique, marche sur une glacier fréquenté par des manchots. Les humains qui séjournent dans le continent blanc voient généralement leur taux de vitamine D diminué, un phénomène que l'on attribue à la privation de soleil.

dans le sang : la vitamine D est une des hormones les mieux régulées par l'organisme », explique le Dr Erik Zérath.

Pourtant, sur la quinzaine de volontaires de la base Dumont-d'Urville qui se sont prêtés aux premiers prélèvements sanguins en 1993-1994, non seulement a-t-on constaté une diminution du taux de précurseur dès les premiers mois du séjour, mais le taux de vitamine D dans le sang était également affecté. Trois de ces hivernants, ceux dont l'activité était concentrée à l'intérieur des bâtiments, se sont même révélés franchement carencés. Les chercheurs ont même décelé une modification de l'activité des cellules osseuses.

Depuis l'hivernage 1998-1999, la question a donc fait l'objet d'analyses plus complètes. « L'état de santé des individus étudiés ne nous inquiète pas. Vu sa ponctualité, ce phénomène de carence légère n'aura très probablement aucune conséquence », rassure le Dr Erik Zérath, mais ces cas peuvent nous permettre de mieux comprendre les paramètres impliqués dans le métabolisme de la vitamine D ainsi que leur lien avec l'activité des cellules osseuses. » Les premiers résultats devraient être connus l'an prochain.

D'autres études du même type de-

vraient être conduites sur la base Concordia, en cours de construction. D'ici à deux à trois ans, une quinzaine de scientifiques — géologues, climatologues, biologistes — s'y installeront pour une année, dans des conditions d'isolement total. « Concordia sera installée sur le Dome C, à 3200 mètres d'altitude, très près du pôle Sud, précise Pierre David, responsable des opérations antarctiques à l'Institut polaire, la température moyenne est de -55 degrés C, mais elle peut descendre jusqu'à -80 degrés C. » Ces scientifiques volontaires serviront de cobayes à des études sur la résistance humaine en milieu extrême, auxquelles l'IMA compte bien participer. Si ces questions intéressent de très près la médecine militaire, c'est que les conditions de vie en Antarctique présentent des analogies avec celles d'un sous-marin ou d'une station spatiale. « Lors d'un vol habité, on suppose que la perte de masse osseuse observée est due aux conditions d'apesanteur, mais les résultats obtenus en Antarctique montrent que le manque de soleil pourrait bien jouer un rôle », note Erik Zérath.

(1) *European Journal of Applied Physiology* (1999, vol.79.)